

LE CHIEN ROUGE

PHILIPPE SÉGUR



LE CHIEN ROUGE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03130-8

« De sa gueule jaillissent des torches,
il s'en échappe des étincelles de feu. »

JOB, 41, 11

Préface de l'éditeur

Ainsi Peter Seurg a disparu. L'homme qui aimait à s'appeler lui-même le Chien Rouge a fini par mettre son projet à exécution. J'ai été son voisin pendant deux ans, si l'on peut considérer comme voisinage le fait de vivre dans une maison distante de plusieurs centaines de mètres au cœur d'une forêt des Pyrénées que la plupart des urbains jugeraient plutôt hostile : d'un accès difficile par la route, elle est peuplée de blaireaux, de renards, de fouines, de vipères, de couleuvres, de buses, de chauves-souris et de sangliers qui se hasardent la nuit jusque sous nos fenêtres. La chaleur de l'été y est écrasante et l'hiver plus long et plus rude qu'en plaine. Il faut aimer la nature, la solitude et le combat avec soi-même pour s'y installer et y défendre son nid.

La première fois que je vis Peter Seurg, c'était sur un sentier forestier qui grimpait dans le maquis montagneux et où j'avais l'habitude de promener

mon chien. Au détour d'un virage, je fus surpris par sa silhouette longiligne en tenue de sport noire et moulante qui montait vers moi à vive allure.

C'était un homme qui devait approcher la cinquantaine. Son visage était émacié, ses cheveux blancs, son corps sec. Il portait des écouteurs et se contenta d'un salut de la main en me dépassant. Je fus frappé par la vitesse à laquelle il courait en pleine côte, la détermination qui se lisait sur ses traits luisants de sueur, la cisaille de ses bras, de ses jambes, le souffle qu'il expulsait à un rythme régulier, comme si sa vie dépendait de son ascension.

Je le recroisai quelques jours plus tard dans le jardin sans clôture de la maison où il venait d'emménager, au milieu d'un bosquet de chênes, d'arbousiers, de cistes cotonneux à feuilles de sauge, d'aubépine et de bruyère arborescente. Occupé à scier des bûches sur un chevalet, il m'adressa de loin un nouveau geste de la main et longtemps nos échanges ponctuels se limitèrent à ces signes discrets de courtoisie.

Je l'aperçus souvent en compagnie d'une jeune femme à la chevelure brune et brillante comme des sabots de Kabardin. Elle devait partager sa vie si j'en jugeais par la présence de deux véhicules au bout du chemin caillouteux qui menait chez lui. Souvent des éclats de voix en émanaient, qui, l'été,

lorsque les fenêtres restaient ouvertes, retentissaient dans la vallée et parvenaient jusque chez moi. Bien que je ne pusse en comprendre le sens, ils semblaient se disputer avec une certaine violence. C'est après l'une de ces altercations que je fis réellement sa rencontre. Il marchait sur le même sentier où je l'avais croisé la première fois, la tête basse, le front soucieux, creusé par un pli profond, et semblait perdu dans de sombres pensées. Il ne me vit pas venir et j'eus le temps d'observer l'air malheureux et désorienté qui se peignait sur ses traits. Lorsque je le saluai à haute voix, il parut revenir à lui depuis un rêve douloureux, ses yeux tristes se ranimèrent et son visage s'éclaira d'un doux sourire comme si nous nous étions toujours connus et qu'il était heureux de me voir.

Nous nous arrê tâmes de conserve et procédâmes aux présentations. Je fus surpris d'apprendre qu'il était professeur d'université et consacrait l'essentiel de son temps à ses travaux de recherche et à l'écriture de romans. J'eus plus tard l'occasion de découvrir, par des relations que j'avais dans son milieu, que c'était un enseignant apprécié de ses étudiants. On disait de lui que, plus jeune, il avait été séduisant et, du reste, son charisme suscitait toujours l'engouement de ses élèves. Sa culture et son intellect en

avaient fait un spécialiste respecté pour ses publications universitaires.

Le principal trait de caractère que retenaient ceux qui l'avaient approché était sa rigueur, une exigence draconienne tant envers lui-même qu'envers les autres. Il ne laissait rien au hasard, ne cédait jamais à la facilité, ne lâchait jamais prise. Il possédait un sens de l'observation aigu grâce auquel aucun détail ne lui échappait, et disposait d'une mémoire infail-
lible des faits et propos dont il avait été le témoin. De l'avis unanime, malgré sa disponibilité pour ses étudiants, il y avait en lui une retenue qui le rendait inaccessible et, de ce fait, mystérieux, car il avait la capacité d'imposer entre son entourage et lui une certaine distance. Ses qualités avaient pour inconvénient d'attiser parfois la jalousie de ses collègues. Certains l'appelaient « l'ermite » ou « la machine » et ironisaient sur le fait qu'ils ne partiraient pas en vacances avec lui.

Je rapporte ces éléments de manière indirecte, car, hormis la discipline féroce qu'il paraissait s'imposer en tout domaine, c'est sous un autre jour qu'il m'apparut. Pour ma part, j'ai depuis longtemps renoncé au monde superficiel et pollué des villes pour exercer mon métier de peintre dans la nature. J'y traque le détail ou le panorama susceptible d'inspirer mes toiles et ne redescends en plaine que pour

prospector les galeristes ou jouer avec quelques amis des pièces de musique improvisée. Peter Seurg était pour moi un interlocuteur inattendu en ces lieux forestiers. À l'évidence, il avait beaucoup lu, écouté, cherché, et vivait dans un univers de livres et de disques où il *conversait* littéralement avec certains grands créateurs disparus comme si ceux-ci venaient avec régularité s'asseoir à sa table.

Je me rappelle qu'il connaissait de façon approfondie les écrits et la vie de Nietzsche, qu'il était impossible de le prendre en défaut sur ces sujets, de même que sur l'histoire du rock, du wagnérisme, de la littérature romantique, de celle du XIX^e siècle en général ou de l'Antiquité gréco-romaine dont il n'était pourtant en rien un spécialiste titré.

Il était fasciné par l'œuvre et le parcours de Hermann Hesse en lequel il voyait à la fois un *alter ego* et un géant littéraire à la hauteur duquel il ne pourrait jamais se hisser. Il allait souvent à Montagnola se recueillir sur les lieux où ce dernier avait vécu, mais n'aimait guère parler de ses pèlerinages. Un jour, je lui avais offert une édition originale du *Loup des steppes* dans la traduction de Juliette Pary. Je l'avais rapportée d'un voyage durant lequel j'avais chiné chez quelques bouquinistes. J'avais lu sur son visage une profonde émotion tandis qu'il manipulait avec précaution cet exemplaire

jauni comme s'il l'avait reçu de l'auteur lui-même. Il m'avait dit avoir lu ce roman pour la première fois à vingt ans et n'avoir cessé de le relire en y découvrant toujours de nouvelles strates au fur et à mesure qu'il vieillissait.

Cette fois, il me confia qu'il existait des coïncidences troublantes entre la vie de Hesse et la sienne. Comme Hesse, il avait été éduqué dans une atmosphère familiale imprégnée de christianisme et teintée d'une forte attirance pour l'hindouisme du côté paternel. Comme Hesse, il était hypersensible et avait été tenté dans son adolescence par le démon du suicide. Comme Hesse, il s'était marié, avait eu trois enfants, avait vécu une vie bourgeoise dans une belle bâtisse avec jardin au bord d'un lac et s'était fait construire une tour attenante à la maison, dans laquelle il se barricadait pour écrire. Comme Hesse, il avait suivi deux cures psychanalytiques et connu déjà plusieurs crises. Comme lui, son mariage s'était lentement délité et son épouse avait développé une maladie nerveuse après leur séparation. Comme lui, il avait rencontré une femme beaucoup plus jeune avec laquelle sa relation était des plus tumultueuses. Comme lui, il pratiquait la peinture en amateur tout en la considérant comme l'activité la plus importante qui fût. Comme lui enfin, il avait

une vue déficiente, des névralgies, des maux de tête, de nombreuses insomnies.

Je ne sus que penser de ces propos qui, en vérité, m'embarrassaient. Je ne le soupçonnais pas de déformer la réalité. Toutefois je me demandais quelle était la part de projection, d'imitation peut-être inconsciente ou de simple hasard dans ce qu'il venait de me livrer. Pour ne pas demeurer dans un silence sceptique, je choisis ce jour-là de lui répondre par une question ambiguë et amusée.

« Vous êtes né peu de temps après la mort de Hesse, n'est-ce pas ? Il se pourrait que vous soyez la preuve vivante d'un phénomène de réincarnation, qui sait ? »

Le Chien Rouge me jeta un regard vif où brillait une flamme d'ironie mêlée de déception. Ce seul coup d'œil, profond comme un abîme, m'indiquait qu'il m'avait percé à jour, mais n'en conservait qu'une sorte de tristesse compatissante à mon égard. Ainsi était-ce tout ce que je trouvais à lui répondre ? Était-ce tout ce que j'avais à lui donner en échange de sa sincérité, de la confiance de son amitié ? Je lui servais un mensonge courtois, une petite illusion bon marché pour faire la conversation. La croyance, la foi, le mirage de la métempsycose. Il changea de sujet. Il ne m'en voulait pas, demeura enjoué, évoqua son dernier voyage dans le Tessin, son détour

par l'Engadine et l'impression de bonheur intellectuel que lui avait procurée la chambre que louait Nietzsche dans la petite maison aux volets bleus de Sils-Maria. Nous marchions sur les chemins forestiers où se déroulaient nos rencontres, passant des futaies de chênes-lièges à la garrigue qui précède la rocaïlle des sommets. Il marchait d'un pas rapide et bien que je fusse plus jeune que lui, je m'essouffais vite alors qu'il ne semblait pas s'apercevoir que la déclivité augmentait.

Soudain, comme s'il se rappelait un détail important, il marqua un arrêt et me demanda si je connaissais la théorie du biologiste Rupert Sheldrake. J'en ignorais tout, il balaya la question d'un revers de la main et se remit en marche. Un instant plus tard, par l'une de ces digressions dont il avait le secret, mais qui révélait chez lui le fil intime d'une pensée infatigable, peu encline à capituler, il m'interrogea sur un thème en apparence insolite :

« Savez-vous qui a inventé le phonographe ?

– Oui, c'est Thomas Edison, si je ne me trompe...

– Exact. Mais il avait un précurseur. Dix-sept ans avant lui, Scott de Martinville avait mis au point le phonautographe, un engin qui enregistrait les ondes sonores sur des papiers noircis par la fumée d'une lampe à pétrole. C'était une sorte de rapport visuel

d'une voix humaine, sans possibilité de reproduire le son.

– C'est donc bien Edison qui a inventé l'audio ?

– En un sens oui, mais en 2008, une équipe de l'université de Berkeley a retrouvé dans les archives de Martinville, à Paris, le document issu de son expérience. Grâce à un stylet virtuel et à des feuillets à haute résolution, ils ont pu reproduire le son enregistré en 1860 : on y entend la voix spectrale d'une femme chantant *Au clair de la lune*. Vous vous rendez compte des implications de la chose ? »

À vrai dire, hormis le caractère anecdotique de la découverte, je ne voyais pas très bien où il voulait en venir. Comme à son habitude, le Chien Rouge procédait par énigmes et aimait à user de détours. Je connaissais assez sa manière de raisonner pour savoir qu'il me menait vers une idée qu'il tenait à me faire percevoir par moi-même.

« Du papier, un simple stylet et de la suie ! reprit-il. Cela a suffi, au XIX^e siècle, à enregistrer une voix qu'on ignorait à l'époque pouvoir écouter un jour ! Le monde qui nous entoure est peuplé de traces, mon cher. D'images, de voix, d'événements ou même d'émotions du passé, que nous ne savons pas encore déceler ni faire ressurgir. N'avez-vous jamais ressenti la charge puissante, les vibrations particulières

que dégagent certains lieux, qu'il s'agisse de lieux sacrés ou de lieux d'intense souffrance collective ? Ne l'avez-vous pas éprouvé dans des temples, des églises, des monastères, sur lesquels pèsent des siècles de présence humaine ? N'avez-vous pas eu cette sensation d'oppression dans le Mitte, le quartier juif de Berlin où furent séparées et déportées des familles entières ? Dans les ruines calcinées d'Oradour-sur-Glane ou du Vercors ? Dans le *carcer* où les prisonniers à Rome attendaient leur supplice ? Les apparitions, les voix, les présences invisibles, les phénomènes que nous tenons pour paranormaux n'ont peut-être rien de surnaturel. Qui nous dit que ce ne sont pas des empreintes physiques de phénomènes anciens, des souvenirs laissés par ceux qui nous ont précédés, que certains auraient la faculté de percevoir et que nous saurons un jour rendre lisibles ? »

Je l'écoutais avec attention, étonné par un questionnement qui ne m'avait jamais jusque-là préoccupé. Il ne m'en dit pas davantage ce jour-là. Toutefois l'hypothèse était assez surprenante pour éveiller mon intérêt, ce qui était à coup sûr le résultat qu'il avait escompté. Aussitôt rentré chez moi, je fis quelques recherches sur la thèse de Rupert Sheldrake qui était, je n'en doutais pas, à la source du propos qu'il venait de tenir.

J'appris qu'il s'agissait d'une théorie scientifique prometteuse qui était a priori hors de portée pour un homme pétri d'humanités classiques comme moi. Ce point m'éclaira sur le fait que Peter Seurg, loin de se complaire dans un univers de rêveries cultivées, s'intéressait de près aux questionnements les plus actuels et les plus féconds de la science contemporaine.

Selon Sheldrake, pour autant que j'aie pu comprendre sa pensée, quand un système vivant cesse d'exister – ce qui est le cas à la mort d'un être humain – son organisation biologique et psychique disparaît. Cependant son *champ de formes* demeure, tel un creuset non matériel susceptible d'influencer un nouveau système vivant pour peu que les conditions s'y prêtent à nouveau. Le monde conserverait donc une mémoire des formes antérieures, que ce soit des formes physiques, des pensées ou des actions, et cette mémoire produirait des résonances à travers l'espace et le temps, comme semble l'indiquer la mémoire collective des espèces. Si elle était validée, cette théorie permettrait de comprendre le phénomène des coïncidences jusque-là imputées au hasard ou à des croyances irrationnelles à caractère religieux ou superstitieux.

Plus encore, cela signifierait que nous n'inventons rien, que tout existe déjà, les idées, les émotions,

les formes artistiques. Tous les possibles de la vie seraient présents dans son déploiement même, un déploiement qui serait absolu et parfait, et seule la relativité de l'existence humaine nous ferait tenir pour neuves certaines de nos expériences individuelles.

Cela me laissa stupéfait. Je tenais la réponse à la question benoîte que j'avais posée un peu plus tôt à celui qui revendiquait l'appellation de Chien Rouge. Il ne croyait pas en la réincarnation ni dans un quelconque au-delà, mais il pensait que sa vie tout entière avait pris forme dans le champ causal où s'était manifesté Hesse et dont ce dernier n'était sans doute pas le premier instigateur. Tout cela expliquait pourquoi Seurg se sentait depuis toujours infiniment *relié* à Hesse et je compris alors qu'il entretenait *réellement* une conversation avec lui à travers la lecture inépuisable de ses œuvres et l'écriture des siennes. Il était à la fois différent et le même, ce qui n'excluait pas que d'autres pussent s'éprouver ainsi, ailleurs et dans le même temps.

À compter de ce jour, je considérai le Chien Rouge d'une tout autre manière. Je ressentais pour lui ce respect qu'inspire une énigme que nous percevons chez autrui sans parvenir à la pénétrer. Je savais désormais pourquoi il m'avait toujours paru animé, voire hanté par une présence qui était

ailleurs. Cependant, sa solitude partagée ne l'excluait pas du monde et de ses convulsions auxquelles il était extraordinairement attentif et sensible. C'est en cela, à mon sens, qu'il méritait le surnom qu'il s'était lui-même attribué.

Il y avait en lui une double tension, l'une vers l'intériorité et la contemplation animale, l'autre vers l'action d'une conscience sociale en révolte, rouge comme la colère qui l'habitait. Combien de fois l'ai-je entendu décrypter les événements politiques avec son ironie mordante et m'en montrer la face cachée contre laquelle il s'insurgeait ! Et que de force, de clairvoyance et d'ardeur au combat chez cet homme en apparence retiré en lui-même !

Je me rappelle encore ses diatribes contre notre démocratie qu'il jugeait dévoyée, transformée en oligarchie, et contre cette élite techno-financière qui, au lieu d'élever les masses vers des objectifs moraux et intellectuels supérieurs, les maintenait dans la fange par une propagande médiatique massive en prétendant lui servir de guide éclairé.

« Le capitalisme néolibéral est la version occidentale du marxisme-léninisme ! » martelait-il. Il me semblait alors voir une flamme rougeoyante s'allumer dans ses yeux et ses lèvres s'ourlaient comme s'il retroussait les babines.

Pour lui, les dirigeants de la finance et de l'industrie, surtout numérique, étaient l'équivalent du Parti communiste. La mondialisation à sens unique, destinée à la nomenklatura des possédants et à leurs capitaux, en parodiait la révolution. Les élections, les sondages, les réseaux sociaux simulaient une fausse dictature du prolétariat dans le but d'hypnotiser les foules. Quant à l'avènement du marché globalisé et du consommateur traçable, contrôlable et évaluable à merci, il constituait l'un des nombreux avatars de la fin de l'Histoire.

« Mais tant qu'il y aura des hommes pour la faire et la raconter, l'Histoire ne sera jamais finie », ajoutait-il et, tandis qu'il parlait, son visage se métamorphosait, devenait sauvage tel un Chien Rouge enragé, un chien ivre de liberté.

Il jugeait que le continent nord-américain était parvenu à dicter à la planète un modèle dont les grandes lignes avaient été définies dès le XIX^e siècle : un vaste marché néoféodal dominé par des tyrannies privées assoiffées de puissance et de profit. La libéralisation des capitaux, qui était le véritable motif de la mondialisation et de l'Union européenne, avait permis aux grandes entreprises de créer un gouvernement virtuel mondial qui réussissait à imposer aux populations une régression continue de leur protection sociale et aux États la mise à mort de

l'interventionnisme par la menace de la fuite des investissements ou l'appât du tourisme fiscal. Raffinement suprême : c'était désormais au nom de l'idéal démocratique et de l'idéologie des droits de l'homme que les nations occidentales s'octroyaient un permis de tuer, d'affamer et de réduire en esclavage les peuples qui ne pensaient pas comme eux. Malheur aux pauvres !

Certes, Seurg n'effectua qu'un séjour de deux ans dans cette forêt que je ne me lasse pas de parcourir et de peindre, et je ne puis prétendre que cette courte période m'ait suffi à le connaître dans toute la complexité de son labyrinthe intérieur. À l'automne de la seconde année, je l'aperçus souvent qui travaillait avec une ardeur frénétique au terrassement de son jardin. Il se démenait avec une énergie si continue, si concentrée et si explosive que j'y décelai une forme de sauvagerie qui m'effraya. Je n'osais pas me signaler à son attention et passais mon chemin sans que jamais il ne me remarquât. Lorsque l'hiver arriva, l'une des deux voitures garées d'habitude devant sa maison disparut, le Chien Rouge ne se montra plus et je n'entendis plus de disputes.

Ma dernière vraie conversation avec lui eut lieu vers la fin du mois de décembre, huit mois avant qu'il disparaisse, que son manuscrit soit déposé dans ma boîte aux lettres et que les volets de sa maison